

Nuits assassines

Marie Scannella

Éditions ThoT

Chapitre 1

Cinq heures trente avant l'accident, le vendredi 29 octobre.

Il était 15 heures lorsque Mélanie m'appela.

— Oui ! Je te le ramène dans trois heures. Promis !

— Et ne sois pas en retard, s'il te plaît, notre avion s'envole à 20 heures précises.

— Pas de souci. Je serai chez toi à temps, tu pourras même m'offrir un apéro.

— À toute, bises. Et elle raccrocha.

Mon ex-femme avait certes des défauts, mais la ponctualité était sa grande vertu. Et pour tout dire, pas la mienne. Le sachant, elle m'avertissait au moins trois semaines à l'avance et me le rappelait un jour sur deux. Par exemple, je savais que son avion ne partait pas avant 22 heures car elle avait pris l'habitude d'avancer l'heure de ses rendez-vous pour que j'aie une chance d'arriver à temps. C'était ingénieux de sa part jusqu'à ce que je comprenne le système. La malignité des femmes, elles sont si inventives lorsqu'il s'agit de faire tourner leur petit monde comme elles le désirent. Ça m'avait fait rire à l'époque. Mais ça n'avait pas suffi à sauver notre couple.

Nous avons divorcé il y a trois ans et, pour être franc, je pense avoir mieux réussi mon divorce que mon mariage. De notre union est né un fils, Maxence, enfant très gentil et assez solitaire, il va sur ses quinze ans et semble plutôt mûr pour son âge mais essayer le divorce de ses parents et le décès du cocker de ses grands-parents doit forcément faire accélérer le processus de maturité auquel vous êtes promis dans tous les cas. Il vit avec sa mère et son beau-père Jacques. Oui, c'est mon ex-femme qui a la garde, non que je n'en veuille pas, mais le côté équilibre et sérénité était plus convaincant chez elle que chez moi. Mais de toute façon, je peux le voir quand je le désire, nous sommes assez conciliants et nous n'habitons qu'à une cinquantaine de kilomètres à peine l'un de l'autre.

Mélanie (mon ex-femme donc) avait réussi à refaire sa vie, elle avait rencontré Jacques lors d'un banquet, je crois. Apparemment ça a été le coup de foudre entre eux car trois mois seulement après leur rencontre, ils décidèrent de s'installer sous le même toit. Je crois même qu'un bébé serait au programme d'après les dires de mon fils. Tant mieux pour elle, Jacques est quelqu'un de gentil et je n'ai pas honte de dire qu'on s'entend plutôt bien. Il aurait pu être un de mes copains sans souci. Et il nous arrive de temps en temps de manger tous ensemble, ça se passe très bien et mon fils n'en est que plus heureux.

Mélanie et moi nous étions rencontrés sur les bancs de l'école, nous étions de bons copains. Je sais, ça fait cliché pourtant c'est la vérité. Ensuite elle avait suivi une voie, moi une autre et bien des années plus tard, nous nous sommes retrouvés, par hasard, lors d'un enterrement auquel j'étais venu assister plus par politesse que par compassion. Ensuite nous ne nous sommes plus quittés, comme quoi le malheur des uns fait le bonheur des autres... Nous nous sommes mariés, avons eu un enfant, le schéma classique d'une famille ordinaire. Mais je crois

que nous nous sommes lassés l'un de l'autre, plus préoccupés par nos carrières que par notre conjoint. Le temps nous entraînant dans une routine qui avait grignoté notre couple petit à petit, sans faire de bruit. Et lorsque nous nous en sommes aperçus, il était trop tard, il ne nous restait plus qu'une grande affection mutuelle, pas assez pour la transformer en amour. Alors, avec le peu de tendresse qu'il nous restait, nous décidâmes de l'utiliser à bon escient en faisant de notre divorce quelque chose d'intelligent et non de déchirant pour les uns comme pour les autres. Je pense que, pour le coup, nous y sommes bien parvenus. C'est ainsi que d'un commun accord nous nous sommes séparés, d'abord pour faire un break comme on dit, mais nous avons fini par divorcer, parce qu'à l'évidence il n'y avait plus rien d'autre à faire. C'est un passage de ma vie qui m'est assez pénible, mais malgré tout nous sommes restés en bons termes, nous avons une très grande tendresse l'un pour l'autre et une solide complicité. Jacques le comprend et le respecte ; c'est pour ça que tout se passe bien entre nous trois.

Pour l'instant, je n'ai rencontré personne de sérieux et je ne veux pas que mon fils ait l'image d'un père volage, alors mes conquêtes qui changent régulièrement, je les garde pour moi. Peut-être qu'un jour, je referai ma vie aussi, mais il faut dire que seul je me sens bien. Je vis au jour le jour, j'ai les trois quarts du temps pour moi et personne ne me fait de reproche. Pour l'instant, la vie je la prends du côté avantage, le reste du temps je le consacre à mon fils qui lui, trouve ça génial d'avoir un père aussi disponible. Voilà pour ce qui est de ma vie personnelle. En ce moment personne ne partage mon lit, mais il est vrai que cela me convient car, travaillant comme un forcené, je n'aurais que très peu de temps à lui accorder.

Je suis agent immobilier, plus précisément responsable d'agence. Je partage cette fonction avec mon collègue et ami Stéphane, nous avons beaucoup à gérer, alors mes journées sont

bien remplies, je suis très occupé. Sans compter que nous sponsorisons l'équipe de hockey sur glace de la ville, alors quand j'ai des places pour certains matchs, j'emmène mon fils, ça nous fait du temps en plus à partager. Et les places sont chères alors j'en profite et en fais profiter. Il m'arrive même quelquefois d'y aller avec Jacques. Ça me permet de le voir autrement que comme l'homme qui couche désormais avec mon ex-femme et ça nous permet aussi de créer des liens, enfin si l'on peut dire. Certaines personnes dans mon entourage trouvent ça bizarre que l'on s'entende aussi bien, mais il faut avouer que c'est vraiment quelqu'un de gentil et puis pourquoi pas, lorsque j'entends comment se déchirent des ex-couples et bien je trouve que nous avons tout compris. Je sais, je suis trop génial, compréhensif et flexible !

Bon, il fallait que je me dépêche car je devais ramener Maxence à sa mère et si j'arrivais en retard, j'allais encore me faire taper sur les doigts.

Dans la voiture, c'était assez calme. D'habitude mon fils est plein d'entrain. Je mets un CD de Lloyd Cole, son best of, moi j'adore, mais je sais que lui ne supporte pas. Ah, cette génération de téchnodébiles ! Et puis surprise, aucune réaction.

— Max ? Il y a quelque chose qui te tracasse ?

— Non, mais laisse tomber, s'il te plaît.

— Désolé, mais ça m'inquiète que tu ne m'aies pas traité de vieux débris avec ma musique. Ça ne te ressemble pas. Normalement, t'aurais bondi sur le poste pour changer le CD !

Il se mit à sourire :

— Ouais ! T'as raison, je dois être malade !

— Tu sais, tu peux me parler mon grand, y'a pas de problème.

— Pa... T'es gentil mais c'est rien... Ce sont les hormones.

Et là, je compris que la discussion était close. Lorsque les hormones s'invitaient dans une phrase cela voulait dire qu'il n'avait plus envie de discuter. Je sais qu'il en parlera avec sa mère

si vraiment il a un problème, ils sont très proches tous les deux. Alors pour l'apaiser, je mis fin à la conversation :

— OK, mon grand. Le silence c'est bien aussi des fois.

— Merci papa.

Ça me rendait triste de le voir comme ça, mais ayant vécu avec des parents qui se mêlaient de tout et plus encore lorsque j'étais adolescent, je comprenais tout à fait mon fils lorsqu'il n'avait pas envie de se confier. Et je respectais ses sautes d'humeur. L'adolescence, pour certains, ce n'est pas un passage facile, et autant pour les enfants que pour les parents d'ailleurs. Le reste du trajet se fit donc dans le silence. Lloyd Cole nous faisait son concert et ça me replongeait vingt ans en arrière, dans mes souvenirs d'ado et de jeune adulte. Ah, nostalgie quand tu nous tiens !

— Ça y est. On est arrivé. Quelle heure est-il Max ?

— 19 h 15. Bravo ! Maman va s'évanouir !

Oui, mon fils me taquinait aussi pour ma ponctualité. Mais il est vrai qu'il ne comptait plus les fois où il m'avait attendu devant l'école, seul, car son père était encore à la bourre, comme il se plaisait à dire.

— Allez, descends, sale gosse !

Il sortit de la voiture en souriant et je me rendis compte combien il avait grandi en peu de temps. Il avait déjà quinze ans, il me semblait qu'hier encore, je le tenais dans mes bras. Et le voilà aujourd'hui avec de la moustache et une voix qui déraile de temps à autre. Le temps passe trop vite pour certaines choses...

Mélanie me fit signe d'entrer, mais comme je n'avais pas le temps, je descendis de voiture juste pour lui faire la bise et lui faire remarquer mon exploit de ce soir.

— Bonsoir, Mèl. T'as vu ? Et il ne pleut même pas ! T'es impressionnée, non... !

Elle me sourit.

— Moi, en tout cas, je le suis !

C'était Jacques qui venait de nous rejoindre. Lui serrant la main :

— Salut Jacquot ! Faudra le marquer en rouge sur le calendrier, car je ne sais pas si ça se renouvellera de si tôt.

Et nous voilà tous les trois partis à rire.

— Tu rentres boire quelque chose ? On a encore de la marge avant notre départ.

Mon ex-femme était toujours aussi charmante, j'avais de temps en temps un pincement au cœur lorsque je la voyais.

— Merci Mèl, mais je n'ai pas trop le temps, j'ai d'autres obligations. Une autre fois, avec plaisir.

Nous restâmes sur le trottoir un moment à nous raconter nos vies, le boulot, les copains qui nous restaient en commun, des banalités. Je plaisantais :

— Et en fait, j'aimerais essayer d'être à l'heure deux fois dans la même journée pour voir l'effet que ça fait !

— Fais gaffe ! Tu risques d'y prendre goût ! ajouta Jacques.

— Ha, ha ! Ce n'est pas dans mes gênes, ça m'étonnerait ! Bon je vous laisse, passez un bon week-end et passe le bonjour à tes parents de ma part. Au revoir Mèl, faites bon voyage.

Je serrai la main de Jacques, embrassai Mélanie, quant à mon fils, il devait être soit sur Internet soit devant la télé.

— Tu embrasseras Max pour moi, allez à bientôt.

Et je remontai dans ma voiture. Il était déjà 20 h 15, il faisait nuit et une brume épaisse commençait à descendre sur la plaine. C'est étrange comme je trouvais le brouillard apaisant. Et après tout, on était fin octobre, à trois jours de la Toussaint, alors fête des morts et brouillard ça allait bien ensemble, non ?

Je regardais dans le rétroviseur Mélanie qui me faisait signe de la main en me criant « sois prudent ! » Quelquefois elle me faisait penser à ma mère. Les femmes et leur instinct maternel ! Mais je ressentis comme un pincement au cœur en m'éloignant,

il n'y a pas si longtemps, j'avais pris cet avion à la place de Jacques pour rendre visite à mes ex-beaux-parents qui habitent à l'autre bout de l'Europe, côté soleil. Parfois, je me demande si on a vraiment tout essayé.

Mais lorsque je la vois aussi heureuse, je me dis que c'est sûrement mieux ainsi. Allez, il fallait que je me concentre sur la route car le brouillard devenait de plus en plus épais et ce n'était vraiment pas le moment d'avoir un accident...

Et malheureusement...

Chapitre 2

Un mois plus tard, lundi 29 novembre.

— De quoi vous souvenez-vous au juste monsieur Dole ?
Pouvez-vous me dire ce qu'il s'est passé ? me demanda-t-elle
d'une voix douce et rassurante.

C'était le docteur Guyon, une charmante jeune femme d'une trentaine d'années, sûrement première de sa promo à en juger par les diplômes placardés sur les murs, sûre d'elle et de ses diagnostics, enfin à première vue. Mais elle avait comme un voile de tristesse qui tombait sur ses yeux, je le devinais à chaque fois que nos regards se croisaient. Elle me faisait penser au chien qu'avaient mes parents : un cocker, il avait toujours l'air triste ou malade, ça dépendait des jours.

Le problème était que je ne voulais pas me rappeler ce qu'il s'était passé et tout le monde voulait que j'ouvre mon esprit pour me remémorer cet accident qui avait failli me coûter la vie et qui, malheureusement, avait privé de souffle quatre adultes et deux enfants.

— Ce dont je me souviens c'est ce brouillard ! Ce fichu brouillard sur cette satanée route mal éclairée.

En fait, je me rappelais aussi d'autres détails mais je ne voulais pas trop en divulguer de peur de replonger encore une fois dans mes cauchemars qui devenaient maintenant quotidiens. Et puis je voulais avoir grâce à ses yeux. Elle était charmante, je voulais donc tester mon pouvoir de séduction. Toutes les personnes que j'avais vues jusqu'à présent, depuis ma sortie du coma, étaient sympathiques, compatissantes et bienveillantes, mais un peu trop poilues ou ridées à mon goût ! Je n'ai jamais aimé les moustachus ni les sharpeïs. Donc je tentai une approche :

— Puis-je vous appeler par votre prénom ?

— Ce n'est pas habituel que mes patients m'appellent par mon prénom, m'avait-elle répondu un peu sèchement.

L'aurais-je vexée ou blessée !

Le fait d'avoir survécu à cet accident m'avait donné une assurance effrontée que je n'avais pas avant, enfin pas autant. Je ne me sentais pas immortel ou invincible, mais j'étais revenu de loin et, à ce titre, je me sentais un peu au-dessus du commun des mortels. C'est comme ça que je voyais les choses, ou du moins, que j'analysais ma situation. Et là, j'avais décidé de sauver cette femme qui, à voir le peu de rides sur son visage, n'avait pas dû avoir un fou rire depuis ses années collège ! Je rétorquai :

— Ne vous méprenez pas, mais je me sentirais plus à l'aise si on pouvait oublier les formalités d'usages. Et peut-être qu'en étant plus détendu, je serais plus à même d'ouvrir mon esprit et de me rappeler cet événement.

J'étais assez fier de ma remarque ! Je continuai :

— Vous êtes charmante mais ma thérapie avant tout... C'est purement amical.

En vérité, je voulais la draguer mais je ne me sentais pas l'âme d'un apollon : j'étais amaigri, cerné, je me sentais fragile, mais ma virilité était intacte et elle était tout à fait mon genre.

À voir ses yeux s'assombrir, je devinai que j'avais atteint le niveau deux sur mon échelle de séduction, elle n'éprouvait qu'indifférence pour moi, voire du mépris. Et contre toute attente elle me répondit, malgré un ton un peu sec :

— Amanda. (Car elle doit, en tant que médecin ou devrais-je dire psychothérapeute, ne pas offusquer le patient.)

— Enchanté Amanda, c'est un joli prénom !

Sous-entendu sexy et tout et tout. Mais restons calme. En la dévisageant un peu plus, je devinai des origines asiatiques, peut-être ses grands-parents, fuyant la misère et espérant trouver une vie meilleure, ils auraient immigré dans notre beau pays, pays de la liberté. Est-ce qu'ils avaient ouvert un restaurant chinois ? Une teinturerie ? Un salon de massage ? ... Elle semblait sortir d'un manga, de longues jambes fines, une toute petite taille, de longs cheveux couleur de geai, une poitrine... Heu... Peut-être l'aurais-je dessinée avec une poitrine franchement opulente car là... On ne peut pas être parfaite en tout point, mais elle n'aurait pas eu de place dans un manga digne de ce nom à moins d'essayer le silicone, si l'on en croit les BD de mon fils. Oui, je sais, je suis parfois arrogant et à la limite de l'impolitesse, mais comme je l'ai mentionné plus haut j'ai bravé la mort, je lui ai faussé compagnie, enfin pour cette fois. Je ne sais plus trop où sont mes limites. Pour en revenir à ma charmante Amanda (je me demandai d'ailleurs, si c'était réellement son vrai prénom, je l'imagine plutôt avec un prénom qui résonne ses origines, ce serait encore plus sexy !), je décidai donc de coopérer un petit peu, je lui parlerai de mes rêves plus tard.

— Le mien, vous le connaissez déjà, c'est Bobby. Alors j'aimerais que vous m'appeliez par celui-ci, cela me permettra d'être plus détendu. Je faisais mon malin, mais au fond de moi je me sentais cassé, comme s'il me manquait quelque chose pour redevenir l'homme que j'avais été. Je devais me combattre pour ne pas montrer mes faiblesses, toujours être sûr de soi, malgré les circonstances telle était ma devise.